

l'enfant passera pour être le mien, que j'aurai laissé en Angleterre et qui me sera ramené par les soins de ma sœur. Ainsi voilà toute notre petite conspiration dévoilée devant vos yeux. Répondez-moi par le retour du courrier. Mille amitiés, et dites moi que vous suivrez de près votre lettre.

—Persistez-vous à cacher le nom de la personne qui a écrit ces lignes?—demanda Vendale.

—Je le garde pour le bouquet,—répondit insolemment Obenreizer,—et je passe à ma seconde preuve. Un simple chiffon de papier, cette fois, comme vous voyez. C'est un acte remis à l'avoué Suisse qui a rédigé les documents relatifs à cette affaire. En voici les termes :

Adopté à l'Hospice des Enfants Trouvés de Londres, le 3 Mars 1836, un enfant mâle du nom de Walter Wilding. — Nom et situation de l'adoptant : Madame Jane Anna Miller, veuve, agissant en cela pour sa sœur, mariée, domiciliée en Suisse.

Patience!—fit Obenreizer en voyant Vendale qui, malgré les efforts de Bintrey, se préparait encore à prendre la parole,—je ne cacherai plus bien longtemps le nom que vous désirez connaître. Mais, voici encore deux autres petits chiffons de papier. Voici ma troisième preuve :—

Certificat du Docteur Ganz, à Neufchâtel, daté de Juillet 1838.

Le docteur certifie—vous lirez tout à l'heure—d'abord qu'il a soigné l'enfant adopté dans toutes les maladies du jeune âge—ensuite que, trois mois avant la date de ce certificat même, le gentleman adoptant était mort ; qu'à cette date justement la veuve de ce gentleman, accompagnée de sa femme de chambre, quittait Neufchâtel pour s'en retourner en Angleterre..... Un anneau encore à ajouter à toutes ces chaînes,—reprit Obenreizer, après un courte pause,—et mon devoir sera rempli... La femme de chambre en question demeura au service de cette dame jusqu'à la mort de celle-ci, il n'y a que peu d'années. Elle pourrait donc affirmer l'identité de l'adopté qu'elle a suivi depuis son enfance jusqu'à l'âge viril. Voilà son adresse en Angleterre... et ceci, Monsieur Vendale, est ma quatrième et dernière preuve.

—Pourquoi vous adressez-vous à moi?—dit Vendale, tandis qu'Obenreizer jetait l'adresse écrite sur la table.

—Parce que vous êtes cet homme ! Parce que si ma nièce vous épouse, elle épousera un bâtard, élevé par la charité publique ; elle épousera un imposteur, sans nom, sans famille, qui fait le personnage d'un gentleman et qui n'est qu'un masque.

—Bravo !—s'écria Bintrey,—admirablement engagé, Monsieur Obenreizer ; je n'ajouterai qu'un mot à ce que vous venez de dire. Vous venez, contrairement sans doute à votre intention, de rendre à M. Vendale un service qui vaut, au sens propre du mot, son pesant d'or. Votre nièce épouse, grâce à vos efforts et à votre heureuse intervention, un homme qui hérite d'une belle fortune ! quarante mille livres sterling... ! George Vendale, comme co-exécuteur testamentaire, souffrez que je me félicite en même temps que vous. Le dernier vœu terrestre de notre pauvre ami est accompli. Nous avons trouvé le véritable Walter Wilding... Ah ! ah ! c'est monsieur Obenreizer lui-même qui le dit : Vous êtes l'homme que nous cherchions vainement depuis tant de mois.

Ces derniers mots arrivèrent sans qu'il les entendit à l'oreille de Vendale. En ce moment il n'avait conscience que d'une sensation unique et délicieuse, il n'écoutait qu'une voix, celle de Marguerite qui lui disait :

—George, je ne vous ai jamais tant aimé que je vous aime ! Obenreizer atterré était retombé lourdement sur son siège et jetait vers eux un regard de démon.

CONCLUSION.

Nous voici au premier jour de mai. C'est aujourd'hui que George Vendale épouse sa jolie fiancée. Il a voulu que le mariage eut lieu en Suisse, dans cette petite ville de Brietz, tout près du gouffre terrible d'où Marguerite l'a retiré vivant, grâce à son courage et à son amour.

On prit gaiement le chemin de l'église, et cet heureux mariage fut accompli.

La cérémonie n'était point encore terminée quand on vint du dehors quérir le notaire.

Il sortit, et bientôt de retour, il se tint debout, derrière Vendale, qu'il toucha à l'épaule.

—Allez à la porte de côté,—dit-il,—c'est seul. Confiez-moi votre femme pour un moment.

Sur le seuil de cette porte se tenaient les deux guides de l'Hospice, couverts de neige, exténués par une longue route. Ils souhaitèrent toutes sortes de bonheur à Vendale, puis...

Puis chacun d'eux mit sa forte main sur l'épaule du jeune homme, et le premier lui dit :

—La litière est ici, la même dans laquelle on vous a transporté à l'Hospice, la même !...

—La litière, ici !—fit Vendale.—Pourquoi ?

—Silence... Pour l'amour de votre femme... Votre compagnon de ce jour-là...

Que lui est-il arrivé ?

Le guide regarda son camarade comme pour le sommer de lui donner du courage.

—Il est là,—dit-il.

—Pendant quelques jours,—reprit le guide,—il a vécu au premier Refuge. Le temps était alternativement beau et mauvais....

—Eh bien ?—fit Vendale.

—Il est arrivé à notre Hospice avant-hier, et s'étant réconforté par un bon sommeil, par terre, devant le feu, enveloppé dans son manteau, il se détermina à partir avant le jour, pour continuer sa route jusqu'à l'Hospice voisin. Cette partie du chemin lui inspirait de grandes craintes, il pensait qu'elle serait plus mauvaise le lendemain.

—Achevez... !

—Il partit seul. Il avait déjà dépassé la galerie, lorsqu'une avalanche, semblable à celle qui tomba derrière vous près du pont de Ganther...

—Cette avalanche l'a tué ?

—Nous l'avons trouvé broyé, brisé en morceaux... mais, monsieur, pour l'amour de votre femme... nous l'avons apporté ici sur la litière pour qu'on l'ensevelisse. Il faut que nous montions la rue et pourtant elle ne doit pas le voir, elle... ce serait une malédiction que de faire passer la litière sous l'arcade de verdure, avant qu'elle n'y ait passé... nous allons la déposer sur une pierre au coin de la seconde rue à droite, et lorsque vous descendrez de l'église, nous nous placerons devant. Mais tâchez que votre femme ne la voie point et qu'elle ne tourne pas la tête quand elle sera passée... Allez ! ne perdez point de temps. Elle pourrait s'inquiéter de votre absence... Allez !

Vendale retourna vers sa femme. Le joyeux cortège les attendait à la grande porte de l'église. Ils descendirent la rue au milieu du carillon des cloches, des décharges de mousqueterie, des drapeaux qui s'agitaient, des acclamations, des cris, des rires, et des pleurs de toute la ville, enivrée du plaisir de les voir heureux. Toutes les têtes se découvraient sur leur passage, les enfants leur envoyaient des baisers.

—Que la bénédiction du Ciel descende sur cette jeune fille courageuse !—s'écriait-on de toutes parts.—Voyez ! comme elle s'avance noblement dans sa jeunesse et dans sa beauté, au bras de celui à qui elle a sauvé la vie !

Lorsqu'on arriva au coin de la seconde rue à droite, Vendale se pencha à son oreille et lui parla longuement tout bas. Lorsqu'ils eurent franchi le coin sinistre, Vendale, pressant le bras de Marguerite sous le sien, lui dit :—

—Pour des raisons que je vous ferai connaître plus tard, ne vous retournez pas, ma chérie.

Mais lui, il tourna la tête.

Il vit la litière et ses porteurs qui passaient sous l'arc triomphal.

Et il continua de marcher avec Marguerite et tout le cortège de la noce,—descendant vers la riante vallée.

FIN.

Pour paraître dans notre prochain numéro : Le BANQUIER DES PIRATES